

ÉRIC  
**MERCIER**

Panique  
à Drouot





# Panique à Drouot



## DU MÊME AUTEUR

*Dans la peau de Buffet*

Anfortas, 2018

Premier prix du premier roman  
du salon du livre de Draveil 2019

*Fauves*

Éditions de La Martinière, 2021

Prix de littérature 2022, Lions Club Île-de-France

*Années 50, la jeune peinture*, Artacatos, 2010

Tome 1 : *L'alternative figurative*

Tome 2 : *Panorama de la jeune peinture*

*Jean-Claude Bourgeois peintre* (ouvrage collectif)

éd. les amis de Jean-Claude Bourgeois, 2021

**ÉRIC**

**MERCIER**

**Panique à Drouot**

**Éditions  
de La Martinière**

Pour contacter l'auteur : [e.mercier94@gmail.com](mailto:e.mercier94@gmail.com)

ISBN : 979-1-0401-1090-3

© 2022, Éditions de La Martinière  
Une marque de la société EDLM

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# Prologue

Pascal Leroux. Profession : paparazzo.

31 août 1997. Cette date restera à jamais gravée dans sa mémoire.

La veille, la princesse Diana Spencer achève ses vacances estivales en Sardaigne en compagnie de son dernier amant en date, Dodi Al-Fayed. Quelques heures plus tard, le couple se pose à l'aéroport du Bourget. La rumeur de sa présence à Paris se répand comme une traînée de poudre et met le feu à la planète des chasseurs de scoops.

21 h 50. Le voiturier du Ritz, grassement soudoyé, informe Leroux de leur arrivée à l'hôtel. Vont-ils y passer la nuit ? Aucune information ne filtre.

Peu avant minuit, le paparazzo pénètre au Select, un bar de nuit situé à deux pas du Ritz. Les filles attablées ne sont pas de vertueuses mères de famille en goguette. Mais Leroux n'est pas là pour s'encanailler. Ses pupilles dilatées trahissent son degré d'excitation. L'attente se prolonge. Les verres de scotch succèdent aux verres de scotch. Quand survient, soudain, l'appel tant attendu. Un shoot d'adrénaline qui fait battre son cœur à tout rompre. Il jette sur le comptoir un billet de deux cents francs qui coupe court aux avances appuyées d'une brune fardée d'un maquillage grivois. Telle une panthère qui bondit sur sa proie, il se précipite dehors. Des mois qu'il attend ce moment.

Son casque enfilé sans même le sangler, il enfourche son destrier : une mythique Honda CB 750 Four version K0. Le motard a la fougue de celui qui ignore que son destin va basculer dans un instant.

Trois cents mètres plus loin, le drame ! Avant même qu'il ait le réflexe de freiner, il percute de plein fouet une créature surgie de la nuit. Un choc d'une violence extrême. Le paparazzo perd le contrôle de sa bécane et termine sa course en s'écrasant contre un panneau de signalisation. Violaine Chabrier – qui venait de souffler ses trente-deux bougies – meurt sur le coup.

Caprice du destin, Diana Spencer et Pascal Leroux ont bien rendez-vous ce soir-là. Vers 1 heure du matin, ils se croisent à l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière. La princesse souffre d'une violente hémorragie interne qui l'emportera deux heures plus tard, lui, d'un traumatisme crânien auquel il survivra.

Les prises de sang effectuées sont formelles : le paparazzo conduisait sous l'emprise de l'alcool, bien au-delà du 0,8 gramme par litre de sang alors toléré. Circonstances aggravantes, elles établissent qu'il est aussi un consommateur assidu de cocaïne.

Ses proches, enfin le peu qu'il en a, sont convaincus qu'après quelques mois de convalescence et de vaines promesses, Pascal reprendra son activité comme si de rien n'était. Lourde erreur, un ressort s'est brisé.

Il sort très affaibli de l'hôpital où, pendant plusieurs semaines, il a été privé de sa drogue quotidienne. Un supplice. Mais le mal est ailleurs. Derrière sa visière, il a entrevu l'espace d'un instant le visage terrifié de Violaine Chabrier. Le masque glacé de surprise et d'horreur d'une innocente qui entrevoit la mort. Fiancée, Violaine devait se marier dans les prochaines semaines, enceinte de six mois. Elle avait passé la soirée avec des collègues de bureau et rejoignait son appartement de la rue du Simplon, dans le XVIII<sup>e</sup> arrondissement.

Nuits blanches et rêves noirs. Cette vision tragique hante désormais le sommeil du photographe. Surprenant pour un homme qui, à ce jour, vivait en dehors de toute éthique



personnelle ou professionnelle. Le remords. Le manque. La tempérance. La solitude. Les séquelles du coma. La barque est trop chargée. Le cocktail d'épreuves démolit pour longtemps le paparazzo, d'autant que la justice le ratrape. Il écope de dix-huit mois de prison ferme. Un coup rude, même si, en appel, la peine sera assortie d'un sursis.

Pourtant, jusqu'à ce 31 août tragique, tout souriait à cette tête brûlée. Sorti major de promotion de l'école de journalisme de Strasbourg, Leroux fait ses classes dans la profession en rédigeant des piges sur la politique extérieure du pays pour des hebdomadaires nationaux. Pas très glamour, certes, mais le sujet le passionne. Ambitieux, il est alors aussi empressé de se faire un nom que Lucien de Rubempré, le héros des *Illusions perdues* d'Honoré de Balzac. Flambeur brûlant la vie par les deux bouts, il est constamment en peine d'argent. Bientôt, ses excès le confrontent à un dilemme : continuer de relater les petites et les grandes manœuvres du Quai d'Orsay et se restreindre, ou bien se découvrir une vocation plus lucrative. Beaucoup plus lucrative. À la croisée des chemins, il doit s'inventer un autre destin.

Au contact des rédactions, Leroux découvre les prix exorbitants payés par les magazines de la presse à scandale – en plein essor – pour obtenir l'exclusivité de certains clichés. Vingt mille, trente mille, cinquante mille francs et parfois bien davantage... tout ça pour entretenir le voyeurisme des lecteurs et doper les ventes. Des sommes de nature à amadouer durablement le banquier le plus revêché et le plus frileux. C'est décidé, lui aussi profitera de cette manne.

En quelques années, Pascal Leroux réussit à se faire un nom en se constituant un formidable réseau d'indicateurs, tant dans le monde des politiques que dans celui du sport et du show-business. Les scandaleuses photos du Premier ministre de la République avec une jeune star du porno, c'était lui. Celles d'un ailier de l'équipe de France de football avec son petit ami, encore lui. L'homme est alors autant détesté pour ses méthodes peu orthodoxes qu'il est reconnu

pour son efficacité et sa ténacité. Un vautour qui ne lâche jamais sa charogne. Leroux gagne énormément d'argent. Bien plus qu'il n'aurait pu l'imaginer en quittant Strasbourg six ans plus tôt. Mais les bonnes fées sont trop sollicitées pour veiller au grain constamment. Ou bien elles se lassent, et les contes ne se terminent pas toujours bien, à plus forte raison quand ils ne sont pas écrits pour les enfants.

Insidieusement une drogue, dont le sevrage est au-dessus de ses forces, rythme son existence : l'adrénaline. Réussir le cliché convoité d'une star prise en défaut l'excite autant que participer à une compétition sportive de haut niveau ou traquer un fauve dans les steppes africaines. Mais il lui en faut toujours davantage. La coke lui sert alors d'exutoire. Aux prises occasionnelles pour tourner à plein régime succède une consommation quotidienne. Le début de la descente aux enfers.

Pour quelque temps à l'abri du besoin, Leroux décide de ne pas reprendre son activité. Certes, son permis de conduire suspendu pour un an ne lui laisse guère d'alternative, mais des causes plus profondes expliquent sa décision.

Sa vie sentimentale se résume à une collection d'aventures aussi torrides qu'éphémères avec des gravures de mode. Il n'a jamais envisagé de construire une relation durable, et encore moins de fonder une famille. L'avantage avec le genre de filles qu'il fréquente, c'est qu'il y a toujours une bonne âme pour vous en débarrasser rapidement. De fait, aucune d'elles ne s'est manifestée pour le soutenir dans l'épreuve.

De dépression en dépression, Pascal Leroux, l'homme à la gueule d'ange, est devenu l'ombre de lui-même. Après avoir tutoyé le Capitole, il vacillait sur la roche Tarpéienne. Un damné incapable de reprendre le contrôle de sa vie. Un zombie. Sa sobriété fit long feu, et l'alcool devint son dernier refuge. Ce qui devait arriver arriva, dans les années qui ont suivi le changement de millénaire, Leroux avala plusieurs tubes d'antidépresseurs pour mettre fin à une existence trop lourde à supporter.

# 1

Qui avait été le plus désagréable ce soir-là ? Le plus odieux ? Difficile de nous départager. Aucun de nous deux n'avait cédé, et notre relation s'était envenimée. Anne avait claqué la porte de mon appartement sans que je lève le petit doigt pour la retenir. J'ai d'ordinaire un peu plus de pif, même si de toute évidence la psychologie féminine relève d'une discipline qui me laisse aussi perplexe que l'équation de Boltzmann ou la théorie des équations dérivées partielles.

Là-dessus était survenue cette maudite proposition de travail à Berlin. Dans un colloque d'historiens, Anne avait été présentée à David Lantzmman, le fils d'un marchand de tissus juif qui avait survécu à l'Holocauste. Fort de son histoire familiale, il travaillait aujourd'hui à la restitution de biens spoliés par le Reich. De cette vocation, l'Allemand avait fait un business. Un business très rentable. Ses affaires s'étant considérablement développées, il avait désormais besoin d'un associé. Une personne experte en histoire de l'art, en qui il aurait toute confiance. Anne, évidemment.

Depuis son départ pour l'Allemagne, nous n'échangers plus que par Skype. Le numérique constitue sans conteste un progrès pour l'humanité, mais pour les câlins, le compte n'y est pas. Difficile d'imaginer la situation s'éterniser ainsi. Cependant, aucun de nous n'a tenté jusque-là

d'y remédier. Rompre ? Je l'ai envisagé sans m'y résoudre. À bientôt quarante-cinq ans, je ne peux plus prétendre au label « perdreau de l'année », et les servitudes de mon métier – commandant à la Brigade criminelle de Paris – offrent peu de perspectives de longues soirées d'hiver vautrées au coin du feu. Le désert affectif de mes collègues n'a rien pour me réconforter.

Et elle ? Allez savoir ! Nous partageons tous deux la même incapacité à extérioriser nos sentiments. Elle, la Vosgienne fille d'un antiquaire, et moi, l'Ardennais fils d'un épicier de Revin. Voilà pourquoi, ce matin, je me suis réveillé avec la gueule de bois. Pas de celles attrapées après avoir trop picolé et soignées à coups de cafés serrés et salés, mais de celles qui vous tombent dessus quand la réalité vous submerge. Quand on rêve de chemins balisés et que l'on se retrouve dans un cul-de-sac.

Comme si la coupe n'était pas suffisamment remplie, il y a cette grippe carabinée qui me poursuit depuis vendredi. Toutes les quatre heures, je me précipite sur ma boîte de Doliprane comme un toxico en manque. Rien n'y fait. Je tousse. Je tremble. Je grelotte. Je vitupère contre la terre entière. Il ne se passe pas une semaine sans que je croise dans mon métier des cadavres estropiés, ensanglantés ou éviscérés. Et me voilà terrassé par une simple grippe ! « Le virus a muté », m'avait expliqué mon médecin pour justifier de l'inefficacité du vaccin quand je maugréais contre l'institut Pasteur et ses virologues à la noix.

Malgré un week-end de diète passé sous la couette, je ne suis guère plus flamboyant ce lundi matin, conformément aux funestes prédictions du toubib. « Vous verrez, une grippe non soignée, c'est sept jours, et une grippe soignée, c'est une semaine. » Quelle purge ! Pour la première fois de ma carrière, un damné virus m'oblige à me faire porter pâle malgré de légers signes d'amélioration entrevus au saut du lit. Une amélioration certes, mais pas suffisante pour envisager d'aller bosser.

Pour économiser mes cordes vocales, et ne pas entendre mes interlocuteurs s'apitoyer sur mon triste sort, j'ai éteint

mon téléphone. J'avais tout de même pris soin d'avertir le capitaine Laetitia Roux de mon retour imminent, quel que soit mon état. Il n'y a rien de plus stupide que les préjugés des gens. Un prof alité c'est normal, mais un flic malade c'est une aberration !

Mes maigres provisions épuisées, je me résous en fin de matinée à mettre le nez dehors. Emmitoufflé dans une vieille écharpe de laine épaisse, la tête couverte d'un bonnet multicolore à pompon ridicule, je prie de ne croiser personne. Dieu merci, un froid de gueux tout droit descendu de Sibérie n'incite pas à la promenade. Par chance, la supérette où j'ai mes habitudes n'est qu'à quelques centaines de mètres de mon appartement. Finalement, je reste incognito, mon cabas à la main.

En toute fin d'après-midi, la sonnerie de l'interphone retentit. J'ouvre ma porte à Laetitia. Elle a rejoint la brigade il y aura bientôt deux ans. Une ancienne prof de philo reconvertie chez les poulagas. Un mouton à cinq pattes ! Une des rares personnes averties des méandres désespérants de ma vie sentimentale. Sa situation affective est aussi désastreuse que la mienne, peu de chances qu'elle me serve les conseils stupides et démoralisants si souvent prodigués. Deux éclopés du bonheur ! Quand la coupe déborde, nous nous épanchons sur le zinc d'un estaminet avant de refaire le monde à la troisième chope. Des beuveries sans excès qu'elle clôture le plus souvent par quelques citations de l'un ou l'autre de ses philosophes préférés. Et qui ont le mérite de nous rassurer sur l'affligeante banalité de nos problèmes existentiels.

– J'ai apporté de quoi vous requinquer, commandant.

Elle exhibe un pot de miel et trois citrons.

– Croyez-moi, c'est beaucoup plus efficace qu'un grog.

– Je ne vous connaissais pas ce côté mère poule.

Je n'ai toujours pas pris le pli de la tutoyer comme les autres membres du groupe. Sans jamais me poser la question du comment et du pourquoi de cette exception à la règle. D'un pas autoritaire, elle se dirige vers la cuisine, s'empare d'une casserole et met de l'eau à bouillir.

– J'en prendrai un bol avec vous, me lance-t-elle. J'adore l'association miel/citron. Vous avez des gâteaux ?

Heureusement, mon fils raffole des petites pâtisseries, et j'ai toujours un paquet de spéculoos d'avance. Nous les engloutissons en quelques minutes, accompagnés de sa potion magique. Après s'être enquis de l'évolution de mon état de santé, elle raconte :

– J'ai passé le week-end à Lille chez une amie d'enfance. Claudia a le même âge que moi, travaille dans un centre des impôts et a déjà divorcé deux fois. Rassurant de constater qu'il n'y a pas que les flics qui galèrent pour trouver l'âme sœur.

Réconfortant.

– En parlant d'âme sœur, poursuit-elle, je ne vous demande pas comment s'est déroulé votre séjour à Berlin.

La question qui fâche. Je devais m'y rendre ce week-end, mais au dernier moment, Anne avait annulé, prétextant un surcroît de travail, et j'avais sursis à ma visite. Je réponds par un regard douloureux et une quinte de toux appuyée. Son téléphone retentit. Sauvé par le gong ? Pas vraiment.

– Habillez-vous, commandant, me dit-elle sur un ton qui exclut toute réplique, on a du taf ! On part pour l'hôtel Drouot. Un commissaire-priseur a été tué.

## 2

Huit mouchoirs plus tard, nous arrivons à destination. Laetitia gare sa 208 sur le trottoir de l'hôtel Drouot. Les éclairs de ses gyrophares se mêlent à ceux des voitures de police déjà sur place. Une symphonie de bien mauvais augure.

Même si aucun homicide n'y a jamais été perpétré, la célèbre salle des ventes parisienne ne m'est pas étrangère. Anne m'y a si souvent traîné. Et pourtant, je ne comprends toujours pas ce qui pousse des personnes saines de corps et d'esprit à entasser bibelots ou autres tableaux et monnaies. Heureusement, ces excursions en terre inconnue se terminent généralement dans un bar à vins de la rue Le Peletier.

À l'entrée, nous présentons nos cartes à un jeune brigadier qui nous salue respectueusement et nous glisse :

– Salle 5, premier étage. Vous n'allez pas être déçus !

Le capitaine Roux me lâche, goguenarde :

– Un homicide de derrière les fagots. Rien de tel pour oublier votre petit rhume, commandant !

Un petit rhume ! Je t'en foutrai ! Inutile de relever, même si elle n'a pas totalement tort. Les années n'y changent rien. Les quelques mètres qui séparent de la scène du crime conservent encore cette intensité dramatique, et ce depuis mes premiers jours dans ce foutu boulot. À chaque fois, les mêmes questions se bousculent : qui est la victime ?

Comment démasquer son meurtrier ? Est-ce un psychopathe ? Un violeur ? Un jaloux maladif ? Un paumé ? Ou, le plus souvent, un homme comme vous et moi.

Je n'ai jamais réussi à banaliser la mort, à l'appréhender froidement et méthodiquement comme pratiquent les légistes, à envisager mes enquêtes comme de simples puzzles. Nettoyer les écuries d'Augias a un prix : prendre dans la gueule tout ce que la société ne veut pas voir. Je sais aussi qu'à chaque fois, un cadavre charrie dans son sillage des vies brisées et des enfants privés d'affection, à jamais traumatisés.

Mais rien ne m'avait préparé à ce que j'étais sur le point d'apercevoir. Après avoir enfilé gants et surchaussures pour ne pas polluer la scène du crime, nous découvrons la victime. Je comprends mieux les mises en garde du brigadier : son visage est bâillonné avec un large ruban adhésif de couleur grise. Douze pics de métal acérés, tels les crocs d'une créature maléfique, traversent son corps de part en part. Une des blessures donne naissance à une large flaque rougeâtre. Dans la vie, il y a plus de diables qu'en enfer.

– Ça s'appelle une vierge de Nuremberg.

Surpris, nous nous retournons avec Laetitia. Face à nous, un jeune substitut du procureur. J'aurais pu le reconnaître entre mille avec sa tronche de premier de la classe. Un magistrat nommé à Paris depuis peu, et qui est loin de faire l'unanimité. Une grande tige culminant à plus d'un mètre quatre-vingt-dix. Davantage si l'on y ajoute sa tignasse blonde, aussi raide que les poils d'un balai-brosse. Ses omoplates arquent son costume bleu marine rehaussé d'une cravate rouge. Gueule de satisfait de lui-même. Il articule de ses lèvres pincées :

– Je vous attendais plus tôt. Ma journée est loin d'être terminée, il faut encore que je passe au Palais.

Il nous tend une main molle que je m'empresse de serrer longuement en espérant qu'il ne soit pas vacciné contre la grippe. Laetitia me lance un regard réprobateur. Elle répond :



– Une vierge de Nuremberg ?  
– Je viens de me renseigner sur Internet. C'est un appareil de torture qui faisait partie de la vente du mobilier d'un château de la Loire qui s'est déroulée cet après-midi. Une vacation organisée par la victime, maître Dupré-Latour. Sa dernière, le pauvre.

Nous le dévisageons, perplexes et pas certains d'avoir bien compris. Il reprend :

– Une espèce de sarcophage dont le fond est tapissé de longues pointes de métal acérées. Je ne vous dis pas les emmerdes qui se profilent. Un commissaire-priseur assassiné à Drouot ! Qui plus est dans des conditions aussi atroces. Les journaux et les réseaux sociaux vont se gaver.

Quel con ! Pas une pensée pour la victime et ses proches.

– Ça s'est passé dans le local qui communique avec la salle 5 où sont entreposés les objets vendus que les acheteurs n'ont pas emportés. Même au 36, je doute que vous ayez déjà contemplé pareille scène de crime ! J'en ai suffisamment vu pour ce soir. Je file.

Il se gratte la tête avant de conclure :

– Vous ne bossez pas en flag, un juge a été saisi.

Nouvelle poignée de main.

– La dernière fois que je l'ai croisé, il m'a prise pour une journaliste, persifle Laetitia, d'ordinaire plus indulgente que moi. Je n'arrive pas à mémoriser le nom de ce crétin.

– Benjamin Katzenweiller. Un Alsacien.

Revenons au cadavre. Si j'en juge à son costume trois pièces taillé dans une étoffe soyeuse et à sa cravate bleu ciel parsemée de fines fleurs dorées, Dupré-Latour était un homme enclin à l'afféterie vestimentaire. La montre de marque à son poignet est incompatible avec le salaire d'un gradé de la police nationale. À l'évidence, le vol ne constitue pas le mobile de l'agresseur.

Je m'attarde enfin sur son regard. Halluciné. Insoutenable. Les billes hagardes et délavées de ses yeux fixent le néant. Elles expriment une souffrance indicible qu'il n'a pu crier. Une interminable agonie. L'ultime question que se posent toutes les victimes : pourquoi ? Pourquoi moi ?

Vraisemblablement, les lames d'acier n'ont pénétré aucun organe vital. Le commissaire-priseur est décédé après s'être vidé de son sang. Saigné comme un lapin. Non seulement son bourreau avait décidé d'en finir avec maître Dupré-Latour, mais sa mort seule ne suffisait pas. Il devait souffrir. Être supplicié.

– Je croyais ce genre de mécanisme l'apanage des films d'horreur du siècle dernier, dis-je, du genre *Dracula* ou *Game of Thrones*.

Laetitia opine de la tête et ajoute :

– Vous avez vu son regard ?

– Celui d'un homme qui aurait croisé le diable.

Les experts de la PTS<sup>1</sup> effectuent des prélèvements sur le sol. J'interpelle Claude, le procédurier et vétéran du groupe, qui numérote des sacs à scellés.

– Ça donne quoi ?

– On a des empreintes papillaires à foison, mais je doute que l'assassin ait agi à mains nues. Même constatation pour l'ADN.

Encore faudra-t-il que l'ADN du tueur « matche » dans le FNAEG<sup>2</sup> ! Ce crime pue la haine !

– Et le légiste ?

– On l'attend pour la levée du corps mais il est coincé dans les embouteillages. Il ne sera pas là avant une bonne dizaine de minutes.

– C'est Huriet qui est de permanence, nous glisse un OPJ<sup>3</sup> du commissariat de la rue Chauchat qui nous a rejoints.

– Dites-moi lieutenant, qui a découvert le corps ?

– À 18 h 40, deux employés de la société Chenu sont venus pour descendre des meubles au sous-sol. Ils sont tombés nez à nez avec le cadavre. J'ai recueilli leur déposition.

1. La police technique scientifique.

2. Fichier national automatisé des empreintes génétiques. Base de données qui sert à identifier les auteurs d'infractions et les personnes disparues.

3. Officier de police judiciaire.

La vente du commissaire-priseur s'est terminée sur les coups de 17 heures. Vingt minutes plus tard, la salle était vide.

– Des infos sur la victime ?

– Ici tout le monde connaît Dupré-Latour. Il est à la tête de l'une des principales études parisiennes. Ses bureaux sont à deux pas, rue de la Grange-Batelière. Sa femme tient une galerie d'art dans le quartier.

– Elle a été prévenue ?

– Pas encore. On s'est limités aux premières constatations. Le meurtre d'une personnalité n'est pas du gibier pour un commissariat de quartier. Je me suis douté que la Crim' serait saisie. J'ai contacté le responsable de la sécurité de l'hôtel des ventes, car Drouot est truffé de caméras de surveillance. Un certain Samuel Lartigue. Il devrait arriver d'une minute à l'autre. On a également bouclé le périmètre. La dernière chose dont on a besoin, c'est qu'un fouille-merde de journalieux se pointe et que le cadavre fasse la une de demain.

– Bon boulot ! Merci, lieutenant.

Laetitia m'adresse une moue dubitative :

– Ça m'étonnerait que l'on voie l'assassin en train de supplicier sa victime sur les vidéos de surveillance. Mais il a dû procéder à des repérages.

– Ou alors c'est un habitué qui connaît l'hôtel des ventes comme sa poche.

– Habitué ou pas, je vous fiche mon billet qu'il s'est rendu à l'exposition préalable à la vente pour voir le sarcophage, constater son état et vérifier qu'il n'était pas cadenassé. Mais ne nous réjouissons pas trop vite, des milliers de personnes fréquentent Drouot chaque jour.

– Nous serons bientôt fixés. Je ne sais pas vous, mais...

Une vilaine quinte de toux m'empêche de terminer ma phrase.

– Excusez-moi. Je voulais dire que je n'ai pas l'intention d'attendre le légiste. La cause de la mort est connue. Pour les détails, il faut attendre l'autopsie. Rentrons à Vincennes.

Nous saluons Claude et les experts avant de nous diriger vers l'escalator. De retour dans le hall, j'aperçois un

type à la mine déconfite que le brigadier laisse passer. Je l'interpelle :

– Samuel Lartigue ?

– Euh... Oui.

Les présentations effectuées, je lui résume la situation. Il se décompose à vue d'œil et s'étonne :

– Un meurtre à Drouot ! Je n'en reviens toujours pas...

Nouvelle quinte de toux. Laetitia vient à mon secours :

– De combien de caméras de surveillance disposez-vous ?

– Drouot comporte seize salles qui fonctionnent en alternance. Les ventes ont lieu pour l'essentiel le lundi, le mercredi et le vendredi. Chaque salle est équipée d'une caméra à large spectre. Plus deux autres dans le hall où on se trouve. Idem au premier étage.

– Rien ne peut vous échapper, lui glisse-t-elle malicieusement.

Notre interlocuteur semble embarrassé.

– Ce n'est pas si simple. Le dispositif a été conçu pour éviter les vols pendant les expositions et les ventes. De fait, nous contrôlons ce qui se passe dans chacune des salles. Ailleurs, c'est plus compliqué. Il n'y avait pas de raisons d'installer des caméras dans les locaux servant à entreposer les objets vendus, dans la mesure où ils sont sous le contrôle d'un magasinier.

Il grimace avant de poursuivre ses explications :

– Si j'ai bien compris, c'est dans le local adjacent à la salle 5 que...

Les mots lui collent au palais. Laetitia termine sa phrase :

– Que maître Dupré-Latour a été assassiné.

– Le pauvre.

Elle enchaîne :

– Il n'y a pas de caméras, certes, mais pour accéder à ce local nous sommes passés par la salle où s'est déroulée la vente. Donc devant une caméra. Je me trompe ?

– Ce n'est pas la seule issue. Le local communique également avec un réseau de couloirs reliant les salles. Sans caméras.

Il continue, comme pour se justifier :

– D'importants travaux de rénovation sont prévus pour l'été prochain. Tout le système de surveillance a été repensé et le nombre de caméras va être multiplié par deux.

– J'ai aperçu un monte-charge dans le couloir qui communique avec le local où le commissaire-priseur a été assassiné. Je suppose qu'il est réservé au personnel qui met les objets en salle ?

– Oui, c'est ça. On l'utilise aussi pour vider la salle après la vente.

– Et le public ?

– Il l'emprunte pour se rendre au sous-sol où sont entreposés les lots vendus à des personnes qui n'étaient pas en salle.

– Si je vous ai bien compris, un individu qui pénètre par l'arrière de l'hôtel des ventes et qui utilise un monte-charge peut accéder au local situé à l'arrière de la salle 5 en échappant au dispositif de surveillance ?

Il opine du chef, affligé.

– Merci pour vos précisions. Ma collègue passera demain matin à la première heure récupérer un double des enregistrements des caméras de surveillance.

À peine Lartigue s'est-il éclipsé que mon téléphone sonne.

– Commandant Vicaux ?

– Bonjour, monsieur le procureur.

– Je vous attends demain à 8 h 30, à mon bureau.

# 3

« Commandant Vicaux, où êtes-vous ? Ça urge ! »

Le procureur Laroche n'est pas friand de formules lapidaires et comminatoires. Même quand il s'adresse à un répondeur téléphonique. Dans sa bouche, « ça urge » signifie « je suis sacrément dans la merde, magnez-vous ! ». Je connais sa propension à faire une montagne d'une tête d'épingle. Autant ne pas le faire attendre.

Laroche fait partie de ces magistrats qui ne comptent pas leurs heures et s'impliquent activement dans la recherche de la vérité. Ses réquisitoires témoignent toujours d'une remarquable connaissance des dossiers et de beaucoup de finesse. Un peu vétilleux, toutefois. Nous entretenons des rapports cordiaux.

À chaque fois que je rentre dans son bureau, je suis frappé par l'ordre qui y règne. Il est pourtant aussi exigu que le mien. Rien ne trahit le nombre d'affaires qui passe chaque jour entre ses mains. Pas de piles de dossiers qui se contorsionnent avant de s'effondrer ni de trombones cruellement estropiés et délaissés après avoir soulagé des nerfs à vif, encore moins des stylos multicolores décapuchonnés et éparés. Aucun de ces débordements ne trouble l'harmonie monacale de ce lieu.

Un proc peu porté sur les fringues. Euphémisme ! Ses tenues traduisent une allergie viscérale à la dépense. Son costume, éternellement gris et froissé, est assorti d'une

cravate affligeante au nœud de travers. Une couleur qui semble aujourd'hui avoir contaminé son teint. Je n'aperçois pas ses chaussures, mais je sais déjà qu'il porte ses habituels mocassins noirs, lustrés méthodiquement, et auxquels il voue un culte exclusif. Du monothéisme vestimentaire excluant toute forme de singularité ! Il me l'a confessé un jour où j'avais enfilé une paire de Converse de mon fils qui l'avait horrifié. Pour le reste, il possède la morphologie et la coupe de cheveux d'un officier de régiment de parachutistes. Droit dans ses bottes et un peu psychorigide.

– Vous voilà, commandant ! Merci d'être venu aussi rapidement. J'espère ne pas avoir trop bouleversé votre emploi du temps.

Courtois et exigeant.

– Vous parliez d'une urgence, monsieur le procureur.

– Un commissaire-priseur assassiné à Drouot ! Ça va créer un cirque de tous les diables. Et dans quelles circonstances, du jamais-vu ! Une vierge de Nuremberg, je n'avais jamais entendu parler de cet instrument de torture. Vous imaginez le bordel que ça va foutre quand les médias vont s'en emparer ?

Comme si son propos n'était pas suffisamment édifiant, il l'accompagne d'une vilaine grimace. D'ordinaire, il ne s'emporte pas ainsi. Le doute n'est plus permis. Du huit ou du neuf sur l'échelle de Richter. Il passe du coq à l'âne :

– Les Savoyards, ça vous dit quelque chose ?

On les appelle aussi les cols rouges. Ils bénéficiaient d'un privilège accordé par Napoléon III qui leur a attribué le monopole du transport et de la manutention des objets vendus dans la salle des ventes parisienne. Une rente de situation que la cupidité de certains a remise en cause définitivement. L'affaire a fait grand bruit<sup>1</sup>. Autant que si le pape avait mis fin au privilège des gardes suisses.

1. Le 1<sup>er</sup> décembre 2009, une quarantaine de policiers de l'OCBC, l'Office central de lutte contre le trafic des biens culturels, arrête simultanément huit cols rouges et un commissaire-priseur. S'ensuivent des perquisitions à leur domicile ou à celui de leurs proches ainsi que de leurs conteneurs aux entrepôts de l'UCHV à Bagnolet.

– L’UCHV<sup>1</sup> a été interdite d’exercice et plusieurs de ses membres ont été mis en examen. Ce beau monde est aujourd’hui poursuivi pour association de malfaiteurs en vue d’un ou plusieurs crimes, de complicité de vol et de recel de vol en bande organisée. Ils passeront en jugement dans les prochains mois.

J’avais suivi dans la presse les démêlés des Savoyards avec la justice. Je le laisse développer ses explications, ne sachant pas où il veut en venir.

– Le scandale a terni la réputation du marché de l’art parisien. Que ce soit le ministère de la Justice ou la Place Beauvau, sans oublier le ministère de la Culture, tout le monde souhaite tourner la page et oublier cette bande de pieds nickelés. C’était d’ailleurs en bonne voie : c’est à peine si la presse a mentionné l’annonce de la date de leur procès. Mais avec cet homicide, le grand déballage médiatique est reparti.

D’un geste de la main, il pointe plusieurs journaux froissés dans sa corbeille à papier. Et il se lève, se déplaçant sur le parquet pour masquer son agitation.

– Les enjeux sont considérables. Comprenez bien, Vicaux, le marché de l’art, ce ne sont pas seulement quelques artistes médiatisés et déjantés qui s’en mettent plein les poches, c’est aussi des milliards d’euros de chiffre d’affaires avec à la clé un grand nombre d’emplois.

Nouveau silence et nouvelle grimace pour me signifier toute la gravité de la situation.

– Commandant, j’ai expressément demandé à votre divisionnaire de vous mettre sur le coup, car vous avez toute ma confiance. Je veux que vous enquêtiez sans perdre de vue ces aspects financiers. Et je vous demande de le faire dans la plus grande discrétion. J’ai rédigé la commission rogatoire en ce sens. Elle vous attend sur votre bureau.

Il marque une courte pause avant de reprendre :

– Et cette grippe ?

1. Union des commissionnaires de l’hôtel des ventes.



Inutile d'évoquer par le menu mon chemin de croix.  
– Un mauvais souvenir.  
– J'ai également saisi la juge Thémis de Truchy de Tailladec, dit-il avec un sourire malicieux.

Jolie boule puante. Il observe ma réaction avant de continuer.

– J'ai cru comprendre que vous n'aviez jamais projeté de partir en vacances ensemble ?

Inutile de nier. Dire que je fais grise mine en entendant prononcer son nom serait une pâle litote. Dire que tout nous sépare le serait tout autant. Nous aurions pu être Castor et Pollux, nous étions Étéocle et Polynice. Pas une seconde je n'avais imaginé notre incompatibilité d'humeur faire des gorges chaudes. Pris de court, je tente maladroitement de me justifier.

– N'exagérons rien. C'est une excellente professionnelle, mais elle a l'habitude de pisser sur son territoire.

Je suis le premier surpris de la vulgarité de ma repartie.

– Très élégant, commandant ! Si j'observe comment se comportent vos petits copains de la Crim', j'en déduis que les fuites urinaires sont contagieuses.

Je l'ai bien cherché. Il ajoute :

– Vos bisbilles passées, je m'en fiche !

Il s'assoit. Son ton est sans appel : je dois faire avec, même si l'idée de bosser avec Tailladec est un véritable pensum.

Né dans les faubourgs populaires de la bourgade ardennaise de Revin, je vitupère le fric facile, la naissance avec une cuillère de vermeil coincée dans la bouche, l'argent qui ne rime pas avec l'effort. Mes parents tenaient une petite épicerie. Je me souviens des clients, des ouvriers des tréfileries, qui recouraient à l'ardoise pour nourrir et élever leurs enfants. Je les entends encore quémander timidement crédit jusqu'à la prochaine paie. Ce fut le terreau de ma vocation, celui qui forgea mon destin.

Alors quand je croise le chemin d'une juge née de Truchy de Tailladec, qui plus est prénommée Thémis, froide et condescendante, c'est plus qu'il n'en faut pour

me donner une crise d'urticaire carabinée. Une particule, c'est déjà indécent, deux c'est de la provocation. Du côté paternel, elle est issue d'une lignée de juristes et de grands commis de l'État. Côté maternel, c'est également du lourd. Elle compte au nombre des héritières d'une immense fortune acquise dans le commerce des oléagineux. Avec une parentèle aussi clinquante, ce n'est pas une cuillère de métal précieux qu'on lui a fourrée dans le gosier à sa naissance, mais une ménagère complète.

Et si cela ne suffisait pas à me hérissier le poil, l'Ardenais que je suis, né à des centaines de kilomètres du premier rivage maritime, n'a jamais réussi à faire bon ménage avec les Bretons. Rien d'atavique, seulement la leçon d'expériences passées. Et bien évidemment, Tailladec a passé toute sa jeunesse à Saint-Malo avant de poursuivre ses études dans la capitale.

Par deux fois déjà nos chemins se sont croisés. Je doute que cette collaboration lui ait laissé un souvenir ému. Difficile de dire lequel aura le plus d'efforts à prodiguer pour mettre son mouchoir sur cette aversion réciproque et s'en tenir aux objurgations du procureur.

– Vous m'avez bien compris, commandant ? De l'huile dans les rouages !

Une burette n'y suffirait pas, il faudrait un jerrican ! Il accompagne ses propos d'un sourire énigmatique, comme si l'idée de nous obliger à travailler ensemble l'amusait. Il n'en a pas terminé de ses recommandations :

– J'ai secoué le légiste. J'attends son rapport d'autopsie dans les plus brefs délais. Prenez de suite les choses en main. En vous concertant avec Tailladec.

Tiens, lui non plus ne s'embarrasse pas des particules.

– Je retourne au 36, le groupe est déjà sur le pont. Nous faisons un premier point en début d'après-midi.

– Parfait. J'ai demandé à Parmentier de ne pas vous charger la barque. Vous aurez les coudées franches pour retrouver au plus vite l'assassin de Dupré-Latour.

Après un court silence :

– Une dernière chose, Vicaux.

Je m'attends au pire.

– J'ai un ami de longue date qui officie à l'hôtel Drouot. Je me suis permis de lui annoncer votre visite. Maître Tibère de Beauprès connaît tous les potins de l'hôtel des ventes. Sa collaboration vous fera gagner un temps précieux. Mais je vous préviens, c'est un bavard impénitent.

– Je ferai avec.

Alors que je m'apprête à prendre congé, Laroche m'interpelle :

– Tailladec adore les fines de claire et les brasseries parisiennes.

J'aurais plutôt misé sur les belons de la rade de Brest ou de Cancale.

– Je m'en souviendrai, monsieur le procureur, mais les restrictions budgétaires concernent aussi les notes de frais.

– Foutez-moi le camp ou vous allez me faire regretter ma confiance.

# 4

Mme Dupré-Latour nous attend à 11 heures à son domicile de La Varenne Saint-Hilaire. Laetitia m'accompagne.

Le couple habite une splendide villa anglo-normande construite au début du siècle dernier. De celles qui contribuent au charme provincial de la ville où l'on cultive l'entre-soi dans des meulières rupines. Sur la façade, l'architecte a signé son travail dans un carreau de faïence : Locqueville. À l'arrière, j'aperçois une vaste piscine qui a dû faire la joie des enfants autrefois. La propriété ne passe pas inaperçue. Ce matin, elle semble tout droit sortie d'un conte fantastique. Pendant la nuit, les températures ont chuté en dessous de zéro, et les tuiles sont encore nappées d'un glacis soyeux qui luit sous les feux de l'hiver. La blancheur et le silence enveloppent la maison. La brume du matin glisse sur les aiguilles de grands cyprès. Avec leurs branches pointées vers le ciel, ils ressemblent à de farouches guerriers chargés de veiller à la quiétude des lieux. Un luxe à une demi-heure seulement du centre de la capitale.

Une femme d'une cinquantaine d'années, blonde et longiligne, nous ouvre. Ses traits suggèrent une beauté slave avec des yeux aux iris chartreuse. Ni une nuit sans sommeil ni les larmes qui ont bouffi et empourpré son visage ne sont parvenues, ou si peu, à la ternir. Même les cernes, qui trahissent le cauchemar vécu ces dernières

heures, n'altèrent pas sa grâce. Elle n'est pas maquillée, à l'exception d'un trait rouge qui ourle ses lèvres. De larges boucles d'oreilles en or ciselé et une chaîne du même métal composée de maillons aussi gros que des grains de café témoignent de son plaisir à afficher sa réussite même dans l'épreuve. Elle porte un jean noir et un pull assorti.

Je fais les présentations sur le palier. Elle répond d'un hochement de tête et nous invite à la suivre. Nous traversons un vestibule au sol recouvert de carreaux aux couleurs improbables qui forment un patchwork bariolé du meilleur effet. Puis nous pénétrons dans un bureau.

– Asseyez-vous. Nous sommes dans l'ancre d'Alexis. J'étais avec mes souvenirs quand vous avez sonné.

– Nous vous présentons nos condoléances et avons conscience de ce que vous traversez. Mais il était indispensable que nous nous rencontrions.

– Je comprends. Le clerc principal de l'étude de mon mari m'a appelée hier soir... Il m'a appris ce qu'il s'est passé...

Elle s'interrompt. L'évocation de ce moment dramatique est douloureuse. Elle tourne la tête comme si elle avait honte de craquer. Son regard se pose sur Laetitia, peut-être plus apte que moi à comprendre sa douleur à ses yeux.

– Il ne m'a pas fourni de précisions. Que s'est-il passé au juste ?

À quoi bon lui infliger des détails traumatisants.

– L'enquête débute à peine. Je peux seulement vous dire que votre mari a été assassiné après la vacation qu'il organisait salle 5. Pour l'instant, nous n'avons pas assez d'éléments pour formuler la moindre hypothèse.

– A-t-il souffert ? Ça au moins vous pouvez me le dire.

– Rien ne l'indique. Je ne manquerai pas de vous tenir informée des progrès de l'enquête.

Bel exercice de langue de bois. Il est urgent de changer de sujet.

– Votre mari avait-il un ordinateur à son domicile ?

– Oui. Je suppose que vous souhaitez l'emporter.

Elle joint le geste à la parole, se saisit du portable devant elle et me le tend.

– Il faudra me le rendre, il y a des photos que je voudrais conserver.

– Je vous le rapporterai personnellement. Les photos ne risquent rien. Vous habitez La Varenne depuis longtemps ?

– Cela fera huit ans l'an prochain. Nous avons d'abord vécu dans un appartement parisien. Puis au détour d'une invitation chez des amis, nous avons eu le coup de cœur.

– Auriez-vous remarqué chez votre mari des changements de comportement ou d'humeur ces derniers temps ?

– Non. Tout allait parfaitement bien.

De nouveau, sa voix se crispe et ses yeux s'embuent.

– Votre mari avait-il des relations conflictuelles, au travail ou dans sa vie personnelle ?

– Pas à ma connaissance. Nous formions une famille sans histoire. Alexis avait parfois le verbe haut, mais il se calmait rapidement. J'imagine mal que dans son métier quelqu'un ait pu lui vouloir du mal, si c'est ce que vous suggérez.

– Et en dehors de sa vie professionnelle ?

– Il y a deux ans, il a rejoint une liste d'opposition municipale. Pour d'obscures raisons, il a pris en grippe le maire et son équipe. Je crois surtout qu'il a attrapé sur le tard le brin-brin de la politique. Les réunions du conseil municipal sont parfois houleuses et les noms d'oiseaux volent bas dans les couloirs, mais de là à virer au drame... Nous vivons en France, pas en Azerbaïdjan.

De nouveaux sanglots l'obligent à s'interrompre. Elle essuie ses larmes avec la paume de sa main. Je n'ose pas lui poser davantage de questions. Mon duo avec Laetitia étant maintenant parfaitement rodé, elle enchaîne :

– Madame Dupré-Latour, lundi en fin de journée vous étiez à votre galerie ?

– Oui. Jusqu'à 19 heures. Comme tous les jours.

– Vous êtes mariée depuis combien de temps ?

– J'ai rencontré Alexis à Drouot en 1991. Six mois plus tard, nous étions mariés.

Inutile de prolonger l'entretien plus longtemps.  
– Nous allons vous laisser. Mais il faudra que vous passiez à l'IML<sup>1</sup> identifier la dépouille de votre mari.  
Elle reste un moment à scruter mon regard.  
– C'est indispensable ?  
Laetitia opine de la tête. Elle nous raccompagne jusqu'à la porte où Roux lui glisse sa carte de visite. Dehors, une escouade de pigeons réfugiés sur une toiture s'envole quand nous claquons la porte de notre voiture.

1. Institut médico-légal.

# 5

En début d'après-midi, toute l'équipe, qui en mon absence n'a pas chômé, est réunie dans mon bureau. Nous en savons désormais plus sur la victime.

Après la juge au nom à rallonge, je découvre un second spécimen de la confrérie des bien-nés. Mon métier m'a enseigné à me méfier des a priori, mais rien n'y fait. Les restes de quelques préceptes d'éducation marxiste distillés par ma mère, au grand dam de mon paternel, poujadiste, qui aurait volontiers fait rôtir à la broche quelques communistes.

Dupré-Latour aurait eu soixante-deux ans la semaine prochaine. Tout lui souriait. Mais il s'est fait truchider. Cherchez l'erreur. Quinze ans plus tôt, il prend la succession de son père qui s'accrochait à la tête de la Société de ventes volontaires jusqu'à ce qu'un AVC l'en dissuade. Faisant feu de tout bois, le fiston instille un lustre nouveau à une étude vieillissante. Plus aucune spécialité ne lui est désormais étrangère et les vacations consacrées à l'art contemporain assoient sa réputation. Le résultat est à la hauteur de ses ambitions. En quelques années, la SVV se hisse dans le top 5 parisien de la profession, aux côtés d'Artcurial, d'Ader, de Sotheby's et de Christie's.

Que dire de la vie affective de la victime ? Samira s'y est collée. Samira, avec son faux air de dilettante. Des études de droit, une licence obtenue en prenant son temps, des



échecs à de nombreux concours, avant que la police, bonne fille, ne lui offre sa chance. Une première affectation dans le XVI<sup>e</sup> arrondissement de la capitale, puis à la Crim'. Les conditions de son intégration me sont longtemps restées mystérieuses jusqu'à ce que, l'an dernier, je rencontre son père lors d'une enquête nécessitant des confidences des autorités militaires. Après avoir commandé les forces spéciales de l'armée de terre, il était désormais le numéro deux du Renseignement militaire en France. Un type impressionnant comme je n'en ai pas souvent rencontré.

– Après le suicide de sa première épouse, explique-t-elle, Dupré-Latour a épousé Irène Rocher, une marchande d'art, qui lui a donné un fils, Aymé, et une fille, Florence. Monsieur Fils, malgré des études calamiteuses, a tout naturellement trouvé sa place dans le bureau jouxtant celui de papa. Les premiers témoignages se recoupent pour décrire un couple sans histoires.

Je sais d'expérience que le fric soude autant que l'Araldite. Surtout avec les années.

Je laisse à Jimmy le soin de faire le point sur la situation financière de la victime. Sans surprise, les banquiers lui ont indiqué que le couple ne connaissait pas les fins de mois difficiles. Jimmy, le passe-muraille de l'équipe, est le contrepoint parfait de Samira. Il vient de Vichy où il a d'abord travaillé comme vigile avant de réussir le concours d'entrée dans la police nationale. Un collaborateur précieux qui ne compte pas ses heures et ne rechigne jamais à mouiller le maillot. Il poursuit :

– Aucun des époux n'a jamais eu affaire à la justice. Mis à part d'inévitables litiges avec des clients mécontents réglés au mieux par un ténor du barreau parisien. Quelques infractions au code de la route. Alexis Dupré-Latour roulait dans une rutilante Porsche Cayenne Turbo S. Un petit jouet qui lui a coûté la bagatelle de deux cent mille euros. Pour conserver le privilège de la conduire, il a dû se taper un stage de deux jours de sensibilisation à la sécurité routière pour récupérer des points précieux. À part ça, c'était un citoyen modèle !

On ne peut pas en dire autant de sa réputation professionnelle. Shérif, qui s'est chargé d'interroger son entourage, nous brosse le portrait d'un homme avec autant de scrupules qu'une hyène n'en a pour se repaître. Des jaloux qui oublient qu'on ne fait pas d'omelettes sans casser des œufs.

Claude a visionné les enregistrements que Samuel Lartigue a remis ce matin à Laetitia. Ils confirment que l'assassin s'est joué des caméras de surveillance. Résultat : aucun signalement. Homme ou femme ? Taille ? Physiologie ? Allure vestimentaire ? Que dalle ! Mais le procédurier continue :

– En revanche, j'ai réussi à reconstituer les dernières heures de la victime : il adjuge le dernier lot de la vente à 17 h 12 et reste en salle dix minutes à bavarder avec des collaborateurs de l'étude et des acheteurs. Il se rend ensuite dans son bureau où il parvient quelques minutes plus tard. À 18 h 4, il retourne salle 5, où il a rendez-vous avec un client qui souhaite lui présenter en toute discrétion des clichés de tableaux à vendre. Dupré-Latour passe devant la caméra de la salle. On le voit assis sur une chaise et consulter sa montre à plusieurs reprises. À 18 h 12, il se saisit de son téléphone et se dirige vers le local adjacent. Il en ressortira les pieds devant...

Grâce aux explications de Jean-Michel, la vierge de Nuremberg n'a plus aucun secret pour nous. Contrairement à ce que j'imaginai, il ne s'agit pas d'un instrument de torture moyenâgeux mais du fruit de l'imagination d'un philosophe allemand du nom de Philipp Siebenkees. Un mythe né d'une prétendue mention figurant dans une chronique de Nuremberg datée du xvi<sup>e</sup> siècle. D'où son nom.

Le spécimen vendu hier à Drouot porte le numéro 54 de la vacation, reproduit dans le catalogue assorti d'une description détaillée :

Machine de fer représentant une femme. L'ensemble se compose de barres et de cercles en fer recouverts d'une feuille de tôle peinte. On ouvre la machine sur le devant

au moyen de deux battants sur des gonds placés des deux côtés. À l'intérieur de ces battants douze pointes effilées. Travail du début du <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle. Excellent état de conservation. Estimation : 3/4 000 euros.

Acquise au téléphone pour la somme de quatre mille cinq cents euros par le conservateur du musée de la Torture de Prague. Il y a fort à parier que sa valeur a doublé en vingt-quatre heures !

– Bon boulot tout le monde ! Claude, tu files à Drouot. Il faut repérer précisément le parcours effectué par l'assassin pour rejoindre Dupré-Latour. Pour les autres, on se bouge ! Passez tout au peigne fin. Enquête de voisinage. Situation financière approfondie. Antécédents familiaux. Réseaux sociaux. Fadettes. Emploi du temps. Relations. Je veux tout savoir sur Dupré-Latour. Quel parfum de sorbet avait sa préférence ? Était-il thé ou café ? Slips ou caleçons ? Bordeaux ou bourgogne ? Jean-Michel, tu supervises l'équipe. Laetitia, tu enfiles ton blouson.

# 6

Contrairement à ce qu'imagine le proc, je possède mes entrées à l'hôtel Drouot, ce repaire de chineurs connu dans le monde entier, avec ses experts, ses commissaires-priseurs et ses loufdingues capables de s'enticher des objets les plus étranges. Le dada de maître de Beauprès est la vente de spécialités. Automates, numismatique, sciences naturelles, armes anciennes, éventails, autant de niches dont il est devenu expert.

Ses bureaux sont situés en face de l'hôtel des ventes, au second étage d'un immeuble de la rue Rossini. L'ascenseur est si étroit qu'avec Laetitia, nous en sommes presque à nous marcher sur les pieds et à nous embrasser sur la bouche. Après avoir enjambé une profusion d'objets les plus inattendus, slalomé entre des cartons d'emballage et des caisses chargées de bibelots les plus farfelus, nous nous retrouvons devant une jeune Asiatique, vêtue de bleu de la tête aux pieds, affairée à son ordinateur.

Je tousse. Elle ne daigne pas lever la tête.

– Vous avez rendez-vous ?

Elle n'a toujours pas décollé le visage de son écran.

– Commandant Vicaux et capitaine Roux. Maître de Beauprès nous attend.

– Au fond du couloir, précise-t-elle d'une voix aussi chaleureuse que celle d'un adjudant de compagnie désignant un troufion pour la corvée des chiottes.

La porte franchie, nous découvrons un septuagénaire au regard pétillant. Des petites lunettes circulaires servent d'écrin à ses yeux surmontés de sourcils en accent circonflexe. Il porte blazer et pantalon gris, respectant les codes vestimentaires d'une profession peu portée sur les excentricités. Une appétence pour la sobriété partagée avec les notaires, les huissiers et les directeurs des relations humaines. Beauprès s'en démarque avec une improbable cravate à fleurs qu'il a l'outrecuidance d'assortir d'une pochette confectionnée dans le même tissu. C'était la mode quand VGE était à l'Élysée !

Il fait le tour de son bureau pour venir à notre rencontre, nous tend une main tavelée et nous adresse un franc sourire. Je me faisais une tout autre image du personnage. En quelques secondes, il balaie l'a priori négatif que je nourrissais insidieusement à son encontre. Les flics ont leurs têtes. Je sais, ils ne devraient pas.

– Asseyez-vous et ne faites pas attention au capharnaüm. Et encore, vous avez échappé au pire. Je viens de me débarrasser du fossile d'un dinosaure herbivore. Il occupait tant de place que je pouvais même plus accéder à mon fauteuil.

Sur son bureau, un automate figurant un petit ramoneur partage la vedette avec d'imposants poissons fossiles, des géodes de minéraux parmi lesquelles je reconnais une améthyste, un coffret de pistolets à silex comme on imagine les mousquetaires de Louis XIII en posséder. Mon regard s'arrête sur une boîte remplie d'anciennes monnaies en argent. Ma curiosité n'échappe pas à la sagacité du commissaire-priseur, il me tend l'une d'elles.

– Des deniers d'argent de la République romaine. Observez celui-ci. Il a été frappé en 48 avant Jésus-Christ. Le revers est illustré d'une tête de Gaulois parfois attribuée à Vercingétorix. Une ineptie ! Imaginez Jules César faire la promotion de son ennemi juré qu'il fera étrangler quelques années plus tard.

Je comprends mieux la mise en garde du proc sur la bavardise de son ami. Dès qu'il s'interrompt, j'en profite pour faire les présentations. Il enchaîne :

– Vous avez bien de la chance, inspecteur, de passer vos journées avec une aussi jolie femme.

Inutile de lui faire remarquer que l'époque de Maigret est révolue et qu'il n'y a plus d'inspecteurs dans la police française depuis des années. Laetitia ne passe pas inaperçue avec son mètre quatre-vingts à la toise et une morphologie d'athlète. Impressionnante et séduisante. Son visage ressemble presque trait pour trait à celui de Candice Renoir, l'égérie de la série chère à France 2. D'ordinaire, ce genre de remarques niaises sur le physique de ma collègue a le chic de m'agacer. Prononcées par ce vieux monsieur affable, que j'ai définitivement décidé d'avoir à la bonne, elles me prêtent à sourire.

– J'ai eu Laroche au téléphone, vous enquêtez donc sur le meurtre de ce pauvre Dupré-Latour.

Je l'observe en détail. Lui et Laroche ont au moins vingt ans d'écart. Impossible qu'ils se soient croisés sur les bancs de la fac de droit. Je ne peux résister à la tentation d'en savoir davantage sur la nature de leurs relations et tente une question faussement naïve :

– Vous le connaissez depuis longtemps ?

– Laroche est un collectionneur acharné de monnaies antiques, il se damnerait pour un aureus d'Aelius<sup>1</sup> fleur de coin. Il fréquente mes ventes depuis bien longtemps, et nous avons sympathisé. J'aime beaucoup échanger avec lui. C'est un érudit, un vrai ! Les monnaies romaines n'ont aucun secret pour lui. Il m'arrive même parfois de le consulter.

J'imaginai des retraités en mal d'occupations ou bien encore des passionnés d'histoire ancienne s'adonner à la numismatique antique. Et non un procureur de la République surmené. Il est temps d'entrer dans le vif du sujet.

– Vous connaissiez bien votre confrère ?

– Pas vraiment. J'ai surtout connu son père. Nous avons travaillé ensemble pendant des années.

1. Fils adoptif et héritier d'Hadrien, il décède quelques mois avant l'empereur.

## Angles Morts

### Alex Türk

Dans les brumes du canal de la Deûle, à Lille, ou sur les bords de Seine à Paris, deux enquêtes, sans lien apparent, se croisent et se fracassent. Au royaume des coïncidences, la défiance est de mise.

Des jeunes femmes égorgées dans des parkings de la capitale. Des cadavres repêchés dans la Deûle, des blocs de ciment aux pieds. Deux lieux, deux modes opératoires distincts. Distincts, vraiment ?

Charlus Van Roncqueghem, patron de la brigade criminelle lilloise, et Dominique Coblenz, son homologue parisien, partagent une amitié faite de bonnes bouffes et de bons mots depuis plus de vingt ans. D'une ville à l'autre, les deux enquêteurs associent leurs méthodes pour comprendre la mécanique perverse qui semble lier ces deux affaires. Dans l'atmosphère crépusculaire des impasses et des quais déserts, le commissaire Coblenz a un atout : une intuition à toute épreuve, qui perce à jour les angles morts.

